



REVUE de PRESSE

La vérité sur Pinocchio



N° octobre 2015

spectacles

PAR MAÏA BOUTELLET

Pinocchio forever

L'HISTOIRE DU CÉLÈBRE PANTIN,
ENTRE DANSE ET MARIONNETTE.

Acteur très physique, embarqué depuis de longues années dans la commedia dell'arte et la tradition du théâtre japonais, Didier Galas donne chair à un Pinocchio intime qu'il endosse entre danse et marionnette, dans un espace qui le ramène tout droit au salon de coiffure de son enfance marseillaise. *La Vérité sur Pinocchio*, nous promet-il. Chiche ! ▶ **La Vérité sur Pinocchio.** **A partir de 7 ans.** Le 14

octobre à 15 h. Tarif : 10 €, moins de 12 ans : 3 €. **Théâtre du fil de l'eau**, 20, rue Delizy, Pantin (93). M° Eglise de Pantin. www.ville-pantin.fr. Les sam 21 novembre à 20 h et dim 22 novembre à 16 h. Tarif : 10 €, moins de 12 ans : 3 €. **Auditorium du Louvre.** M° Palais-Royal. www.louvre.fr.

▶ Et si on ne savait pas tout sur Pinocchio ?



© JEAN-FRANÇOIS GUILLET

à voir

THÉÂTRE

Pinocchio, fils de barbier

Installé dans un salon de coiffure, le comédien Didier Galas redonne vie à l'histoire du célèbre pantin du roman de Carlo Collodi. Une véritable incarnation révélée par le prisme de l'histoire personnelle d'un fils, petit-fils et arrière-petit-fils de coiffeur. En répétition à La Nef, Didier Galas nous débobine les ficelles de cette mise en scène.



mais tout comme Pinocchio, je cherche aussi à exister par moi-même.

Don Quichotte, Arlequin et maintenant Pinocchio, qu'est-ce qui vous attire dans l'interprétation de ces personnages illustres ?

D.G. : C'est vrai que Pinocchio est assez énorme comme thème, aussi fort que le Quichotte. Le Quichotte, c'est la puissance du rêve. Pinocchio lui, il veut exister. Il affirme, il dit non, il est de mauvaise foi, il a mauvais caractère, c'est terrible pourtant à la fin il arrive quand même à exister. Pinocchio veut se détacher de son père, pourtant son vrai père, il le quitte à jamais car il vient d'un arbre puisque c'est un

bout de bois. D'une condition végétale, il passe à une condition complètement bizarre d'un pantin qui bouge, c'est fantastique et à la fin, il devient un petit garçon, un humain, c'est fou !

AD



Canal : Pourquoi avoir choisi d'incarner cette marionnette ?

Didier Galas : L'histoire de Pinocchio est dense, énorme, terrible, pleine de complexités, mais comme toutes les grandes choses complexes, en fait c'est très simple. Pinocchio est un être qui veut se construire alors qu'il est en bois, un bout de bois qui se met à parler. C'est lui qui décide de vivre ! Les trois-quarts du roman, Pinocchio n'en fait qu'à sa tête parce qu'il ne veut plus être une marionnette, il veut être un petit garçon.

Le théâtre de marionnette, est-ce un genre nouveau pour vous ?

D.G. : Je ne fais pas un spectacle de marionnettes ! Cela peut effectivement se rapprocher du théâtre d'objets

puisque je fais vivre le personnage en étant seul sur scène avec des accessoires : des ciseaux, un peigne et les outils de mon arrière-grand-père... Je fais tout de même de la manipulation en faisant vivre des objets. En fait, ceci est venu pendant un stage qui m'a amené à travailler sur la marionnette ; les stagiaires y voyaient une marionnette vivante. Du coup, j'ai très vite pensé à Pinocchio...

Pourquoi avoir mêlé votre propre histoire à celle de Collodi ?

D.G. : Dans le spectacle, je suis Pinocchio, fils de coiffeur, petit-fils de coiffeur et arrière-petit-fils de coiffeur, ma véritable histoire. Pinocchio est fils d'artisan qui travaille le bois et moi aussi je suis fils d'artisan. Je cherche le père dans ce spectacle, à l'image de Pinocchio,



La Vérité sur Pinocchio

spectacle travaillé et présenté en sortie de résidence à La Nef puis donnée dans sa version achevée au théâtre du Fil de l'eau Dès 7 ans, durée : 55 minutes.

• Mercredi 14 octobre à 15.00

10€ (plein tarif), 8€ (tarif réduit), 5€ (abonnés), 3€ (moins de 12 ans et minimums sociaux) ; *billet Pass tribu!* (4 places) : 20€.

Théâtre du Fil de l'eau

20, rue Delizy
 ☎ 01 49 15 41 70

• Samedi 3 octobre à 19.00

Entrée libre.

La Nef, manufacture d'utopies

20, rue Rouget-de-Lisle
 ☎ 01 41 50 07 20

La République de Platon (d'Alain Badiou)



AVIGNON 2015 | THÉÂTRE | SOCIÉTÉ

«La République de Platon» à la conquête du Festival d'Avignon

Par Siegfried Forster

Publié le 10-07-2015 • Modifié le 17-07-2015 à 14:45



« La République de Platon » dans le jardin Ceccano à Avignon. Tous les midi, jusqu'au 24 juillet, dans le cadre du 69e Festival d'Avignon.

Siegfried Forster / RFI

Cette année, le Festival d'Avignon exige la justice dans la République. C'est l'une des surprises de cette 69e édition qui risque de devenir un véritable phénomène. Au centre-ville, tous les jours à midi, une assemblée populaire se réunit en plein air autour de questions philosophiques posées il y a 2500 ans. *La République de Platon*, réécrite par le philosophe Alain Badiou et interprétée par des étudiants-comédiens, des lycéens et d'amateurs est programmée du début à la fin du Festival le 24 juillet.

« *C'est quoi la justice ?* » De tous âges, en t-shirt, chemise ou chapeau de paille, avec des tongs aux pieds ou un livre de Platon sous le bras, ils viennent sous les platanes du jardin Ceccano pour débattre les fondamentaux de la République. Car le sujet central qui surgit sans cesse dans les réflexions philosophiques de Platon, mais aussi chez les spectateurs, c'est tout ce qui tourne autour de la justice et le fait d'être ensemble.

« Moi, j'ai mordu à l'hameçon »

« Cela fait réfléchir, remarque Anne-Marie, une spectatrice qui vient tous les jours de Villeneuve-Lez-Avignon. C'est comme un rendez-vous. Il y a quelque chose d'apaisant. Ça fait trente ans que je viens au festival et là, pour la première fois, je trouve que c'est une autre manière de vivre Avignon, de retrouver les visages des gens. C'est un peu l'esprit Vilar. Moi, j'ai mordu à l'hameçon. Et d'un jour à l'autre, j'ai envie de voir la suite », raconte-t-elle en rigolant. Pour Marion, une jeune parisienne et également fidèle depuis la première séance, c'est « intelligent, drôle, beaucoup plus accessible que ce que je pensais... Et j'aime bien cette idée de suite. Cela donne envie de revenir chaque fois. »

Sur une simple scène ou immergés dans le public alentour, ce sont des comédiens amateurs guidés par des professionnels qui interprètent ici la philosophie d'une façon populaire, tout en restant dans une note philosophique. Toucher le plus grand nombre avec les idées de Platon ou Socrate, voilà l'enjeu de cette *République de Platon* donnée en spectacle.

Les rires ne manquent pas, l'humour accompagne l'esprit, des gens assis sur des bancs, sous un olivier ou par terre boivent littéralement les paroles. « *Pour construire une maison. Qui est le plus utile ? L'homme juste ou le maçon ?* » Une phrase parmi tant d'autres qui font tourner la tête aux spectateurs venus nombreux dans le jardin Ceccano, le rendez-vous des philosophes de ce 69e Festival d'Avignon.

« Les gens sont prêts à réfléchir »

« Je me demandais si ça passerait la rampe. Et je constate que les spectateurs sont intéressés, concentrés et concernés par ce qui se passe. Ils participent, écoutent, rient. Ça fait du bien, s'enthousiasme Didier Galas, en compagnie de Valérie Dréville et Grégoire Ingold, l'un des trois metteurs en scène de ce projet. C'est la démonstration que les gens sont prêts à réfléchir, avec une mise en scène et une mise en jeu absolument succinctes. Cela veut dire qu'on peut proposer autre chose que la télévision bidon avec des téléralités ou des jeux débiles. »

Programmé par le directeur du Festival d'Avignon, Olivier Py, comme un événement central du thème « [Je suis l'autre](#) » qui avait surgi après le choc de janvier, on constate que personne ici ne parle des attentats contre *Charlie Hebdo*, mais que les gens raffolent de se réunir autour des idées philosophiques. « *Aujourd'hui, on a un problème de surinformation, remarque Didier Galas. D'où le besoin d'avoir une assemblée comme celle-là et de se dire : reprenons les choses en main. Arrêtons de déléguer les choses à des gens pour qui on vote et qui ne votent que des lois justes pour eux et injustes pour nous. Je simplifie, mais il y a constamment ce risque.* »



Didier Galas, le metteur en scène de « La République de Platon » dans le jardin Ceccano à Avignon. Tous les midi, jusqu'au 24 juillet, dans le cadre du 69e Festival d'Avignon.

Siegfried Forster / RFI

Laurent, 29 ans, est l'un des comédiens de l'École régionale d'acteurs de Cannes (Erac) qui fait partie du projet. Dans les lectures, il interprète Thrasymaque, l'adversaire de Socrate qui soutient que le juste correspond à l'intérêt du plus fort. A-t-il réussi à bousculer Socrate ?
« *Non, la bataille était perdue d'avance, s'amuse-t-il. En même temps, ce que Thrasymaque dit est vrai. On peut le vérifier tous les jours. Socrate tend vers un idéal.* »

« Aujourd'hui, le public comprend ce dont on parle »

Pour lui, les attentats contre *Charlie Hebdo* ont changé surtout une chose : « *Aujourd'hui, le public comprend ce dont on parle. Ce n'est plus une idée, on ne joue pas, il y a un vrai enjeu. Nous, la jeune génération, on se demande pour quel idéal se battre ? Avec la génération Facebook, les questions d'idéal, de rêves, de visions n'existent pas beaucoup ou elles sont complètement différentes. Avant, les idéaux étaient beaucoup plus loin de nous. Il y avait une notion de se dépasser soi-même. Là, les rêves s'arrêtent à être riche et avoir de l'argent, consommer. En cela, Platon résonne et nous, on essaie d'ouvrir une piste avec les moyens dont on dispose.* »

Ceux qui ont lu ce texte difficile sans le comprendre se retrouvent réconfortés par une mise en scène et une mise en voix qui n'hésite pas à utiliser les « *Reprenons* » ou « *Dis-moi coco* ». « *Mon rôle est d'être un coach pour les comédiens, explique le metteur en scène Didier Galas. Ils lisent ici pour les gens qui sont nos invités à la réflexion. C'est une assemblée populaire. Nous aussi, nous sommes Socrate.* »

Après des séances consacrées à la question de la justice et de l'injustice et dédiées aux différences entre sage/savant et analphabète/abruti, cette communauté de pensée continue en questionnant la société. Comment et sur quels principes est-elle organisée ? Quels sont ses besoins, ses contradictions ? « *C'était très sympa et assez drôle, avance Émilie, venue de Paris. Il y avait beaucoup de jeunes aujourd'hui, du coup, c'était très vivant. C'était des textes avec des analogies sur les chiens... Cela m'aide à comprendre notre société.* »

« La justice est quand même une épine dorsale pour nous tous »

Chacun a ses raisons de se retrouver dans cette assemblée philosophique. « *D'abord, c'est un spectacle gratuit, lance le jeune Yidir. Donc, c'est facile d'accès. Ensuite, la justice, c'est un sujet plutôt intéressant.* » « *J'aime bien le théâtre, affirme la jeune Luz qui passe toutes ses vacances dans la région. Aujourd'hui, c'était autour de la grande question de la justice et l'injustice. C'était assez dur de comprendre certaines choses, mais j'ai beaucoup aimé et je vais revenir.* »

« *On travaille sa tête, se réjouit Bernard, retraité de Clermont-Ferrand. Je ne suis pas sûr d'avoir, à l'instant, retenu quelque chose, mais cela a permis d'élargir le champ – non pas de la question, mais des questions. Une question appelle encore des questions et encore des questions. Et c'est vrai, justice, injustice, c'est quand même une épine dorsale pour nous tous.* » Et puis il y a les deux ados avignonnais Maud et Ismaël, membres de la mini-compagnie de théâtre pour enfants Les Kro Zoriginals : « *On n'est pas venu pour écouter La République de Platon, admet Maud avec la sincérité d'une grande comédienne. On fait ici de la pub pour notre nouveau spectacle Antigone d'Anouilh que nous jouons à la Fabrik'Théâtre.* »

Reste la question ce que ces philosophes de midi ont appris en compagnie de Platon ?
« *Qu'il vaut mieux se taire* », rigole Bernard, un Québécois venu pour accompagner sa femme Dominique, prof de philosophie qui avait étudié le texte à la faculté. Alors c'est quoi la justice ? « [Rires] *On ne le sait pas. On est comme Socrate, on est dans l'ignorance.* » « *Ah, la question reste posée, s'exclame Irène qui habite la Cité des Papes. Dans le monde actuel, on se demande s'il y a une justice.* » « *La conclusion est qu'ils se sont parlé, parlé, parlé, pour n'arriver à aucune conclusion sur la justice... Par contre, il y a des pistes de réflexion : est-ce l'intérêt du plus fort ou l'intérêt tout court* », résume Véronique d'Ardèche.



Lenka participe en tant que citoyenne à La République de Platon au Festival d'Avignon.

Siegfried Forster / RFI

« On construit cette République »

La seule personne qui a osé donner une réponse à la question posée a 10 ans et s'appelle Claire : « *La justice, c'est d'être juste avec les gens.* » Vit-on dans une société et à une époque où l'on n'ose plus définir la justice ? Didier Galas s'interroge : « *Parmi les gens qui nous gouvernent, y en a-t-il beaucoup qui font des actions justes ? En France, on va de scandale en scandale.* »

Lenka fait partie des amateurs avignonnais qui ont travaillé depuis février sur le projet de *La République de Platon*, avec des ateliers préparatoires et des répétitions le soir. Les premiers jours du spectacle, elle a incarné les Socrates et joué la narratrice. Une expérience qui l'a transformée : « *Avec cette communauté de gens qui a travaillé ce texte pour le donner au public, nous nous rencontrons à partir de nos existences. Nous restons divers et nous arrivons à faire quelque chose qui soit commun. Nous sommes portés par cette envie de le donner au public. Nous nous transformons dans ce processus pour donner le texte le jour J, une seule fois. Le fait de le donner, c'est cela qui nous unit. C'est aussi avec cette expérience qu'on construit cette*

Lenka fait partie des amateurs avignonnais qui ont travaillé depuis février sur le projet de *La République de Platon*, avec des ateliers préparatoires et des répétitions le soir. Les premiers jours du spectacle, elle a incarné les Socrates et joué la narratrice. Une expérience qui l'a transformée : « *Avec cette communauté de gens qui a travaillé ce texte pour le donner au public, nous nous rencontrons à partir de nos existences. Nous restons divers et nous arrivons à faire quelque chose qui soit commun. Nous sommes portés par cette envie de le donner au public. Nous nous transformons dans ce processus pour donner le texte le jour J, une seule fois. Le fait de le donner, c'est cela qui nous unit. C'est aussi avec cette expérience qu'on construit cette*

République, cette micro-République. »

Platon sur toutes les lèvres

Le Monde | 01.07.2015 à 10h52 • Mis à jour le 02.07.2015 à 15h05 |

Par Clarisse Fabre (Avignon, envoyée spéciale)



Vous êtes assis dans le jardin Ceccano. Vous formez un cercle avec de jeunes comédiens et des amateurs, à l'ombre des oliviers. C'est l'« assemblée ». Autour de vous, des gradins, une médiathèque et une bâtisse fortifiée aux allures de mini-Palais des papes. Il est midi, le feuilleton va commencer. Durant cinquante minutes, vous allez écouter un épisode de *La République de Platon*, dans sa version adaptée par le philosophe Alain Badiou. Entendrez-vous la voix d'André, un habitué du Festival d'Avignon, embarqué dans l'aventure en tant qu'amateur ? Ou celle de Nadine, élève du lycée Mistral, qui a découvert le théâtre avec sa professeure principale ?

Voici le programme : dix-huit séquences, jour après jour, du 4 au 24 juillet; entrée libre et relâche tous les lundis. Si vous venez le dimanche 12 juillet, vous verrez un invité surprise âgé de 78 ans, un ancien maoïste plutôt joyeux, toujours bien à gauche et militant pour le droit des étrangers. C'est Badiou en personne, qui se délecte à l'avance et lira Socrate.

Qu'est-ce que la justice ? Que serait une société idéale ? Vous écoutez chacun, comptez les points, suivez la balle dans ses rebondissements, souriez aux anachronismes de Badiou, et si vous êtes un familier, décelez peut-être les infidélités à Platon. Vous entendez Socrate, Glauque et surtout Amantha, cette jeune femme qui ne laisse rien passer et que le philosophe a fait venir sur le terrain. Car Badiou ne concevait pas de réinventer « sa » République au XXI^e siècle sans un personnage féminin.

Cet objet scénique, qui n'est ni du théâtre ni de la philosophie, est « mis en lecture » par Valérie Dréville, Didier Galas et Grégoire Ingold, avec le concours de jeunes comédiens de l'Ecole régionale d'acteurs de Cannes, l'ERAC. Les trois artistes, qui pourtant ont arpenté les plus grandes scènes, et connaissent plutôt bien leur Platon, n'en mènent pas large. L'exercice est inédit, excitant, ambitieux, mais aussi périlleux.

République polyphonique et dissonante

Ce sont des amateurs, une soixantaine au total, des lecteurs plus ou moins aguerris, qui vont mener cette lecture devant les spectateurs du « in ». Il y a des jeunes, collégiens ou lycéens, des plus âgés, actifs ou retraités, et une petite poignée de personnes dont la vie vacille entre le chômage et la reprise d'un emploi. Marie, Taoban, Marie-José, Philippe, Annie, Etienne, Régine, Delphine... Une petite République, en somme, polyphonique et dissonante, dont il va falloir tirer quelque chose. Les comédiens de l'ERAC se sont déjà transformés en « précieux pédagogues », souligne, admiratif, Didier Galas. Sollicitées, pour participer à l'aventure, par la Fondation SNCF, certaines associations situées en périphérie d'Avignon n'ont pas donné suite. « Nous avons dû décliner la proposition parce que les répétitions et les représentations tombent en plein ramadan », explique ainsi la responsable du centre social de La Croix des Oiseaux.

L'idée de ce spectacle est venue d'Olivier Py, il y a deux ans, alors qu'il s'apprêtait à prendre ses fonctions de directeur du Festival d'Avignon. En janvier 2012, Alain Badiou publiait *La République de Platon* aux Editions Fayard. L'ouvrage a été plus ou moins bien accueilli par la critique, mais peu importe : il a vite trouvé le chemin des salles de théâtre, raconte le philosophe en jean et sandales.

Badiou rédige une première version théâtrale en huit actes de sa *République de Platon*, que le metteur en scène Christian Schiaretti transforme en une semaine de lecture au Théâtre national populaire de Villeurbanne (TNP), en 2013. Badiou jouait Socrate. « Paul Rondin, le collaborateur d'Olivier Py, est venu voir, et il m'a dit : "Cela deviendra quelque chose à Avignon" », raconte Alain Badiou. Le projet d'une création avec des amateurs le séduit, car, explique-t-il, « le livre est destiné à résonner dans l'époque contemporaine et à toucher le public ». Olivier Py tient à la médiation des jeunes comédiens de l'ERAC, afin d'élargir le cercle des amateurs au-delà de la sociologie habituelle des festivals. La fusée à trois étages (metteurs en scène, jeunes acteurs, amateurs) se met en place.

Le directeur de l'ERAC, Didier Abadie, se souvient du jour où le partenariat a été définitivement validé : « C'était le 7 janvier. On venait de tout caler avec l'équipe d'Avignon, et on a appris l'attentat à Charlie Hebdo... » En février, les comédiens de l'ERAC mènent des ateliers dans des collèges et lycées d'Avignon et de la proche banlieue. Sur les 200 scolaires touchés par ces actions, dont certains viennent de l'éducation prioritaire (ZEP), une vingtaine se retrouvent dans le projet de *La République de Platon*. Soit un tiers de la soixantaine d'amateurs.

De son côté, Badiou répond à la commande. Entre janvier et février 2015, il redécoupe son ouvrage en vingt-quatre séquences: «*Au départ, il était question de vingt-quatre dates à Avignon. Finalement, ce sera dix-huit jours de lecture. On a recoupé par-ci par-là*», dit-il. Les 189 pages, une fois reliées, tel un mémoire d'étudiant, sont transmises à l'équipe artistique. «*Ensuite, j'ai laissé les mains libres aux metteurs en scène. Certes, j'appelle parfois Didier Galas et je lui demande des nouvelles, comme ça... Mais dès lors que l'expérience théâtrale commence, j'estime que l'auteur doit disparaître. J'ai envie d'être surpris! Le théâtre, c'est l'imprévisibilité*», dit-il. Il donne un exemple: «*Dans La République de Platon, le rythme se ralentit au fil de l'ouvrage et devient lyrique. Cela fait penser à une symphonie, La Pathétique, de Tchaïkovski. Je suis intéressé de savoir si cela s'entendra à Avignon.*»

Badiou n'est pas inquiet: sa *République* est entre de bonnes mains. Dréville, Galas et encore plus Ingold ont une histoire particulière avec Platon. En 2001, alors qu'il était metteur en scène «permanent» à la Comédie de Reims, Grégoire Ingold montait *Le Gorgias*, d'après le dialogue de Platon. Badiou était venu voir le spectacle: «*A partir de ce moment-là, un dialogue est né avec le philosophe. Il y a eu une stimulation réciproque entre un auteur et une équipe théâtrale*», raconte Grégoire Ingold. Onze ans plus tard, Badiou lui transmet «sa» *République de Platon*. Ingold la met en scène au Théâtre Nanterre-Amandiers fin 2013, ainsi qu'au TNP de Villeurbanne. Il y a un «engouement» pour ce genre de spectacle, observe Ingold: «*Certes, les représentations avaient lieu dans les petites salles de 130 places de Nanterre et du TNP, mais il a fallu allonger le nombre de dates. On est passé de trois à quatre semaines à Nanterre, et on a fait deux semaines en une au TNP, en doublant les représentations.*»

Comment, justement, mettre en scène un dialogue philosophique? «*Je sais par expérience qu'une séparation scène/salle n'est pas possible. Ce serait une représentation du dialogue avec des personnages et une simulation de l'action*», explique Grégoire Ingold. Au contraire, dit-il, il faut «zéro fiction»: au sein de l'assemblée, les comédiens font exister le présent, «*c'est-à-dire une réalité du conflit des idées*». Puis Grégoire Ingold ajoute, comme s'il s'adressait directement au spectateur: «*Vous atteignez alors la sensation du réel. Vous devenez témoin, vous vous sentez bénéficiaire et responsable. Vous quittez la représentation, et cela agit sur vous. C'est essentiel dans la philosophie de Platon. Car il s'agit de rendre la vie personnelle et le monde meilleurs.*»



« Tous philosophes »

Comment transmettre au public l'idée de « *société communiste* » chère à Badiou, et son slogan « *Tous philosophes* » ? « *Badiou n'est pas orienté vers un passé idéologique. La question n'est pas d'être trotskiste ou maoïste, explique Grégoire Ingold. Alors que la société contemporaine est traversée par des replis identitaires, il s'agit de réapprendre à penser, à parler ensemble, à développer notre esprit critique, chacun à l'échelle de notre petite vie.* » A lutter aussi, dit-il, contre « *l'autodestruction de l'humanité et de la planète* ». En résumé, le philosophe est aussi celui qui interroge les idées établies : « *Les choses sont ainsi, mais est-ce qu'il n'existe pas des alternatives ?* »

Valérie Dréville et Didier Galas se réjouissent de travailler avec Grégoire, « *ce grand habitué de Platon* ». Ingold *they trust!* Chacun des trois artistes prend en charge une vingtaine d'amateurs – répartis en deux groupes de dix – et travaille sur une partie de *La République*... « *C'est un texte absolument passionnant, qui n'est pas dogmatique et vous tire par le haut. Le projet n'est pas sans risque mais j'adore l'inconnu* », souligne la comédienne Valérie Dréville, qui sera aussi chargée de « *faire répéter* » Badiou avant sa prestation du 12 juillet. Avec intensité, elle travaille sur « *les mots du texte qui seront mis en relief pour transmettre le message* ». « *C'est un labyrinthe, une pensée qui passe par la parole* », dit-elle.

Le fil conducteur, pour Didier Galas, qui travaille entre la danse et le théâtre, est le mouvement du corps. « *Sans rentrer dans le jeu théâtral, il y a des postures qui permettent de faire passer une idée* », dit-il. Didier Galas connaît bien son Badiou : en 1994, il a joué *Ahmed le Subtil*, une mise en scène de Christian Schiaretti d'après la pièce d'Alain Badiou (Actes Sud), version moderne de Scapin. Le projet de *La République* est tout différent : la présence d'amateurs, avec leurs failles, change la donne. Certains butent sur les mots ? « *J'ai envie d'utiliser ces petits accidents, sur certains passages, pour faire résonner autrement le texte.* »

Dimanche 14 juin, 14 heures, jour un, pourrait-on dire. Au Cloître Saint-Louis, à Avignon, les soixante amateurs ont répondu présent pour un « *premier galop* ». C'est bien le mot, car le temps est compté. Les six groupes A, B, C, D, E, F se répartissent. Chacun travaille un morceau. A quel endroit marquer la césure? Les hommes pourront-ils lire des passages du personnage féminin Amantha, sur l'égalité hommes-femmes? A priori oui. Etc. La lecture reprend, arguments, contrepoints... « *Vous me prenez la tête, je ne sais même plus ce que je voulais dire* », lit un amateur en bermuda et tongs, citant Polémarque. C'est à ce moment-là qu'une sonnerie de téléphone déclenche le rire général. « *Parole, parole, parole...* », chante Dalida depuis le smartphone. On ne pouvait mieux dire.

Maillot de corps blanc sur pantalon noir japonisant, Grégoire Ingold respire l'autorité d'un professeur en arts martiaux: « *On va s'adresser à des spectateurs qui seront attentifs ou qui auront parfois l'esprit vagabond. A nous d'attirer l'attention sur le mot que l'on veut faire entendre. Il faut être dirigiste. Une lecture est une interprétation, il faut assumer un choix.* »

Qui sera au rendez-vous? Plutôt que d'utiliser un vocabulaire usé jusqu'à la corde, opposant le « public naturel » des festivals et les « spectateurs empêchés », Grégoire Ingold dessine une ligne de démarcation « *entre ceux qui sortent de chez eux et participent à la vie citoyenne, et ceux qui restent enfermés et ne s'intéressent pas à la marche du monde* ».

Mais rien n'est figé, explique le metteur en scène : « *Il peut y avoir un appel qui déclenche l'envie chez quelqu'un.* » Nul ne sait qui viendra au jardin Ceccano, confie-t-il, mais « *les invités de dernière minute seront les bienvenus...* ».

aïloviou

MOUVEMENT.NET

OPINIONS | **CRITIQUES** | TÊTE-À-TÊTE | ANALYSES | VIDÉOS | AFFINITÉS

L'AGENDA

EN KIOSQUE

ABONNEMENT

RECHERCHER



CRITIQUES THÉÂTRE

Aimez-moi les uns les autres

Didier Galas

Premiers pas du festival Mettre en scène à Rennes avec *Aïloviou*, notable déclaration d'amour de Didier Galas à son personnage d'élection et à son public.

Par Jean-Louis Perrier
publié le 15 nov. 2013



VOIR LE SITE

[le site du TNB](#)

Depuis une quinzaine d'années, Didier Galas parcourt la scène en quête de langue. Non pas celle qui autorise les échanges de masse et les approximations de traducteurs automatiques, mais celle, exacte, dont il serait l'unique et irremplaçable locuteur et à laquelle nous n'accéderions, malgré notre habillage sous forme de public, que pris à part, de doigt à œil et de bouche à oreille. Contrairement aux idées reçues, rien dans la langue de scène n'est jamais acquis. Elle se cherche en cherchant celui ou celle qui l'entendrait, qui entendrait son désir d'être entendue dans sa singularité. Son désir d'être aimé. La langue de scène n'est pas maternelle. Elle s'éloigne du giron comme on quitte un port avec tout ce qu'on y a chargé. Elle s'élabore en route, *in progress*. C'est même cela qui distingue l'artiste du simple emprunteur de langue, de l'usager.

Le masque et le costume d'Arlequin sont la plume et le pinceau élus par Didier Galas pour produire de la langue. Dans *Ailòviou* – sa manière de ne pas dire : « *Jtm* » –, son entrée en scène est une autre naissance. Il ne laisse qu'à lui-même le soin de s'enfanter. Son bonhomme s'extrait d'une trappe par le siège, une malséance toute arlequinienne, suivie de gestes serpentifères, comme langue se contorsionnant hors du gosier, pointe de pied s'avancant en terrain inconnu. Dans les premiers dessous, la question d'aimer ou d'être aimé ne se pose guère, mais l'affrontement aux incertitudes du dehors conduit à la nécessité de l'aveu. Dans le tremblement d'être au monde sans assurance, les mots affluent en désordre. S'emmêlent les sons perçus *in utero*, dans une ligne mélodique où se saisissent dentales d'Asie, gutturales d'Afrique ou chuintantes d'Amérique : *Oh Yeah ! Oyez : Ailòviou*.

Autant le corps est sûr, absolument, aguerri à une gestuelle dont Didier Galas a pu vérifier la quasi-universalité sur les continents connus, ni danse, ni non-danse, succession de mouvements ultra rapides et de brèves stations ; autant la parole balance entre vagissement et vacillement, dans les litanies d'un poème sonore où il convient de se dépendre de l'orthographe pour revenir à l'écoute, comme le rappelleront quelques surtitres opportuns. Audacieusement référencé « *monodrame musical en un acte* », *Ailòviou* part d'un livret écrit par Didier Galas qui laisse toute place à une phonétique propice à la mise en musique live par Pascal Contet (accordéon) et Joël Grare (percussions). Les deux hommes sont installés dans un fortin grillagé laqué noir, un véritable studio, où le personnage fera incursion pour quelques confidences au micro, avant que les instrumentistes n'exercent leur droit de suite chez lui.

Le metteur en scène-scénographe Christian Rizzo a conçu une scène lisse et blanche comme papier glacé. Viendront s'y inscrire effectivement les mots (vidéo : Jean-François Guillon) et les graphes avec lesquels le personnage compose et bataille. Du rectangle noir d'où il s'était extrait, il a tiré une étrange légumineuse de proportions humaines, de consistance édretonesque, aussi amorphe et muette qu'Arlequin est disert et remuant. Son envers. Masculin, féminin ou neutre ? Quoi qu'il en soit, l'objet amoureux potentiel est un leurre qui se laisse peloter sans trop de résistance. Une tentative de copulation s'épuise en mouvements masturbatoires. L'union est tentée dans toutes les postures imaginables, avant que le doudou monstrueux ne soit porté en béret de fou carnavalesque, et renvoyé dans les dessous de scène, comme un partenaire incapable de répondre à la question posée. Un fiasco.

Le désir d'être aimé est incommensurable. Qui ne l'entendrait ? La jambe raide est une autre érection que le rire soulage un instant. A chaque pas, même démasqué et costume ôté, Didier Galas paie son écot à Arlequin, qu'au pas suivant Arlequin lui rend. Ils se cherchent dans un miroir invisible, s'observent, s'enfuient et reviennent l'un vers l'autre, l'un chez l'autre. Les couleurs vives du costume ont déteint sur le visage du comédien, elles viendront tacher fugitivement la scène. Dans leur fragmentation même, dans la manière dont ils sont cousus entre eux, les phonèmes et les mots forment un autre manteau bigarré, que les musiciens déploient pour mieux l'ajuster au personnage. Les diphtongues d'*Ailòviou* deviennent moirures sonores. Toute langue est proprement arlequinisée dans une mélodie à portée de tous. Les destinataires du message amoureux affluent : c'est le parlé qui l'adresse au corps, le corps qui transmet aux musiciens, lesquels renvoient vers le metteur en scène qui passe à l'auteur-interprète. Mais c'est tourné vers le public, lorsque la lumière va décliner, qu'il fait sa déclaration. Sans attente de réponse.

Trickster ou l'Arlequin de Trickster

BSC NEWS MAGAZINE – décembre 2012

Théâtre

DIDIER GALAS

Texte Julie Cadilhac/ Photo DR

Après des études au Conservatoire de Marseille, Didier Galas intègre le Conservatoire National Supérieur d'art dramatique de Paris où il suit notamment l'enseignement de Bernard Dort, Claude Régy et Mario Gonzalez qui l'initiera au masque. Après avoir décroché la Bourse de l'AFAA de Kyoto, il reçoit quelques mois l'enseignement d'un maître de Nô puis un an plus tard, titulaire d'une seconde bourse, il suit à Pékin les cours d'un maître d'Opéra de Pékin de la première compagnie nationale. Le comédien a également travaillé avec , entre autres, Philippe Clévenot, Ludovic Lagarde, Jacques Rivette, Bérandère Beauvoisin et Aurélien Recoing. Dans les années 90, dirigé par Christian Schiaretti, il joue Ahmed, une série de quatre spectacles écrits par le philosophe Alain Badiou, et pour lequel il sera nommé aux Molières en 1995 dans la catégorie Meilleur Acteur. Riche d'expériences diverses et pédagogue à l'ERAC puis à l'EPSAD, depuis plusieurs années maintenant, il se passionne pour la figure de Scapin-Arlequin et depuis 2010, il tourne avec un spectacle intitulé l'Arlequin de Trickster qui repose sur le jeu, le corps, le mime, la danse et le masque. Seul en scène, Didier Galas interprète ce valet glouton, farceur et naïf et invente un monde empreint de poésie et de féerie. Bas les masques, l'heure est aux questions...auxquelles le comédien s'est confronté avec pertinence et modestie.

Qu'avez-vous retenu de votre initiation au masque par Mario Gonzalez au Conservatoire National de Paris?

Ce qui me reste de plus important, c'est peut-être qu'il faut prendre le temps de jouer les actions sur une scène ; voilà ce que j'ai gardé de l'enseignement du masque. Cette

"L'IDÉE DE SE MASQUER, C'EST PEUT-ÊTRE D'ABORD POUR SE DÉMASQUER VRAIMENT."

personnage amusant qu'on imagine: c'est un démon assez effrayant au fond mais , après, il peut faire rire évidemment. J'ai d'abord fait un solo dans lequel on voyait un Arlequin assez traditionnel et je suis arrivé à ce spectacle qui se nomme Trickster : ce mot anglais résume ce que je viens de dire. Le Trickster est un personnage très drôle, celui qui fait des tours, un farceur...aux Etats-Unis, le trickster est le démon à l'origine de toute la cosmogonie indienne des Sioux, des Apaches, c'est le coyote...C'est un personnage sacrément plus complexe que ce que l'on voit. Je peux jouer cet Arlequin de façon hyper classique et en même temps à partir de sa réalité historique, je l'ai amené ailleurs, j'ai fini par me l'accaparer.

Sur le masque initial d'Arlequin, il y a une sorte de bosse, souvenir d'une corne évoquant le diable...

Tout à fait.

Le masque est à part entière un personnage de votre histoire théâtrale...

J'ai découvert le masque au Conservatoire et , avant de l'essayer,

je ne trouvais pas ça terrible; ça ne m'attirait pas beaucoup. J'avais le souvenir de parades à Avignon qui ne me plaisaient pas; je voyais des gens dans la rue qui hurlaient et se forçaient à rire et que je ne trouvais pas cela drôle. Ce côté "je me travestis, je me maquille, je mets des machins sur ma tête"...sachant qu'au carnaval de Venise, j'avais trouvé que, par contre, le masque était séduisant parce qu'il cachait et qu'il avait de la discrétion : l'idée qu'on ne sait pas ce qu'il y a derrière, cette élégance de disparaître me plaisait... Quand j'ai vu un copain mettre le masque au Conservatoire, ça m'a assez impressionné de voir tout à coup quelqu'un qui devenait quelqu'un d'autre. Ce copain, dès qu'il a mis le masque, je ne le voyais plus. C'était un bon acteur qui était parti dans une improvisation intéressante car il n'en faisait pas des kilos; son corps devenait autre, son visage n'était plus là et donc on voyait mieux son corps. Le masque permet de devenir quelqu'un d'autre et l'on se révèle d'autant plus. J'ai lu à ce propos une interview de Jean-Louis Trintignant dans le TGV magazine dernièrement que j'ai trouvée assez

touchante : il disait qu'il était très timide au début de sa carrière et qu'il avait joué des personnages où l'on mettait des masques comme pour se chercher soi-même et il ajoutait "maintenant je suis devenu moins timide à force de jouer des personnages et c'est comme si je pouvais enlever le masque et être qui je suis". L'idée de se masquer, c'est peut-être d'abord pour se démasquer vraiment.

Comment choisit-on son masque?

C'est avec Erhard Stiefel que je travaille. J'utilise plusieurs masques dans ce spectacle et je suis soucieux de la qualité de la forme: Erhard est un sculpteur plasticien qui a fait les Beaux-Arts. Il y a une épure dans son travail qui m'inspire. Ce sont des formes hyper simples mais assez stylisées. Il ne faut pas juste que ça représente un visage, il faut qu'il y ait un regard esthétique sur le masque.



Dans votre Arlequin de Trickster, quelle est la part d'improvisation? En amont? durant le spectacle même?

Je suis parti d'un texte écrit mais je ne suis pas un écrivain, je suis un écrivain de plateau: j'écris, j'ai besoin d'avoir du texte, je peux m'inspirer de textes et écrire le mien à partir de ça. A partir de là, je répète et là,

l'improvisation a une grande part; j'improvise comme un danseur, c'est à dire que le corps est fondamental et le silence aussi. Souvent j'enlève des parties de texte pour laisser du silence. Le spectacle évolue tout le temps; à chaque représentation, je continue à travailler; les répétitions sont donc en continu. Comme Claude Régy qui est présent à toutes

ses représentations, même s'il n'est pas sur scène, et qui les retravaille ensuite, qui est tout le temps en train d'essayer d'affiner. Durant la représentation ensuite, je suis en train de chercher donc il y a une forme d'improvisation,

en tous cas de présent, et depuis que j'ai joué au Japon, il y a même un moment d'improvisation complète qui va faire partie du spectacle.

Une forme de mise en danger?

C'est une mise en danger, oui, mais je n'improvise pas n'importe comment, je suis dans un cadre et l'objectif est qu'on ressente le fait que j'improvise.

C'est jubilatoire pour le public....

C'est jubilatoire, oui, enfin j'espère (rires).

Si vous deviez citer un Arlequin qui vous a marqué?

Que j'ai vu jouer, il n'y en a pas. Dont on m'a parlé, je peux en citer deux. Le plus proche de nous, c'est Marcello Moretti qui était le premier Arlequin de Giorgio Strehler; il a travaillé avec Jacques Lecoq aussi. Cet Arlequin m'a passionné. Le deuxième était contemporain de Molière; il ne se nommait Domenico Biancolelli et jouait avec Scaramouche : il a écrit un livre sur son travail et il m'a beaucoup inspiré pour faire le spectacle.

A votre avis, comment fait-on rire? Qu'est-ce qui provoque le rire sur un plateau?

J'ai vu, il n'y a pas longtemps, un spectacle qui s'appelle L'art du rire de Jos Houben qui a la prétention - fondée car il en a les moyens - de

répondre à cette question. Je dirais que le rire peut venir de plein d'endroits mais en tout cas, le rire burlesque est musical et rythmique. Il y a des rires burlesques dans mon spectacle: ils viennent d'une écriture rythmique, corporelle: le corps est soumis à un rythme, à des cassures, à des ruptures et tout ça provoque du rire. Le rire burlesque, c'est du rythme et de la musique. Je travaille sur une écriture burlesque mais de là à dire que ça va faire rire; je n'ai pas cette certitude; je ne suis pas encore assez devenu maître sur la question.

Les Dates

Les 17 et 18 janvier 2013 à la Scène Nationale de Sète et Bassin de Thau (34)

Les 6 et 7 février 2013 au Théâtre de la Coupe d'Or (Rochefort)

Les 27 et 28 mars 2013 au Rabelais à MeytheR)

Théâtre. La Scène Nationale présente «Trickster ou l'Arlequin de Trickster» jeudi et vendredi au chai Skalli.

Un Arlequin d'aujourd'hui

La Scène Nationale présente jeudi et vendredi à 20h30 au chai Skalli « *Trickster ou l'Arlequin de Trickster* ». Il fallait un immense acteur tel que Didier Galas pour s'attaquer à cet Arlequin. Initié au masque par Mario Gonzales au Conservatoire National de Paris, l'acteur rejoint la troupe de Christian Schiaretti en 1992 avec lequel il crée Ahmed le subtil qui lui vaudra une nomination aux Molières dans la catégorie du meilleur acteur. Parcourant le monde, suivant l'enseignement des maîtres japonais et chinois, Didier Galas poursuit inlassablement son travail sur la figure d'Arlequin.

Arlequin, c'est un valet de comédie, glouton et naïf. Trickster, un personnage qui fait rire de lui et des autres, arnaqueur et farceur. Seul en scène, un balai à la main et quelques seaux disposés ça et



Interprété par Didier Galas, un spectacle poétique et féérique. D.R.

là sur le plateau, Didier Galas invente un monde empreint de poésie et de féerie. Le spectacle repose entièrement sur le jeu, le corps, le mime, la danse, où malices, farces et attrapes ont à voir avec la liberté de l'enfance retrouvée.

Drôle, émouvant, d'une incroyable finesse, Didier Galas joue dans la langue des masques avec un brio incomparable. Il cherche au fond d'Arlequin, le fond de lui-même... Le fond de nous-mêmes ?
Infos au 04 67 74 66 97.

107/A



Vendredi 12 novembre 2010

Un Arlequin chatoyant à l'Aire Libre

Didier Galas se passionne depuis des années pour la figure d'Arlequin. Il a remonté l'histoire afin d'en trouver la trace dans les différentes civilisations, emmagasinant les légendes qui l'évoquent, du démon au trickster, le farceur ou le bouffon.

C'est à toutes ces figures que le comédien fait référence dans l'Arlequin de Trickster, qu'il joue à l'Aire Libre pour le festival Mettre en scène. Mime, clown, contorsionniste. En italien, en japonais, en chinois. Didier Galas, en plus, sait faire beaucoup de choses. Il murmure autant qu'il grimace derrière

ses différents masques. Il amuse autant qu'il impressionne avec sa parfaite maîtrise corporelle. Il intrigue, aussi, dans cette quasi-transe qui l'emmène en Orient, entre philosophie zen et théâtre nô. C'est là, peut-être, qu'on risque de le perdre. Dans ce florilège d'évocations et d'inspirations, on s'accroche, à son invitation, « où l'on peut » poursuivre cette non moins profonde quête identitaire.

Jusqu'au 13 novembre, à l'Aire Libre puis en tournée dans le département.



Didier Galas en lévitation

Acteur, danseur, metteur en scène, il présente ces jours-ci au Théâtre de la Cité internationale un spectacle plein de malices qui relève de la performance.

Didier Galas est du genre discret. Loin des modes, il pratique un théâtre tel un artisan, à l'ancienne, dans lequel il s'implique corps et âme, de la tête aux pieds. Depuis ses débuts au Conservatoire, un tour de chant avec Laurent Poitrenaux (*les Frères Lidonnes*), il a vu du pays comme on dit, a pas mal bourlingué au Japon, en Chine. Il est aujourd'hui artiste associé au Bateau-Feu de Dunkerque et au TNB à Rennes.

Il présente actuellement *Trickster ou l'Arlequin de Trickster*. En anglais, *trickster* signifie farceur, fourbe, manipulateur. Un spectacle presque sans parole où l'on entend quelques bribes de japonais, de chinois, de français et beaucoup de borborygmes et autres bruits tels sifflements, chuintements et vents légers. Seul en scène, un balai à la main et quelques seaux disposés ça et là sur le plateau pour tout accessoire, Galas invente un monde poétique, féérique, hallucinatoire. Il avance mas-

qué, superposant comme par enchantement masque sur masque, se démenant comme un beau diable face à un balai récalcitrant, des bassines qui tintent allègrement, s'invente des dialogues improbables avec de vieux sages orientaux. Un spectacle qui repose entièrement sur le jeu, le corps, le mime, la danse, plein de malices, de farces et attrapes qui ont à voir avec la liberté de l'enfance retrouvée. Jusque dans la chute, extrêmement drôle que nous ne dévoilerons pas, on le suit dans ses

gesticulations, ses aphorismes muets, sa folie douce. Que dire au théâtre quand on a le sentiment que tout est déjà dit? Galas s'en amuse, se frotte au vide, à la peur du vide, acrobate danseur, arlequin farceur, il refait, à sa manière, l'histoire de cet art, lui trouve des connivences au monde et des résonances avec le monde entier. On en sort léger, léger...

M.-J. S.

Jusqu'au 22 octobre au Théâtre de la Cité internationale 17, bd Jourdan, 75014 Paris. Rens. : 01 43 13 50 50.

NOUS VOUS ILLE

octobre/novembre/décembre 2010

Arlequin en tournée dans le département

■ « L'Arlequin de trickster » va sillonner cette saison les routes du département. Cette nouvelle tournée du Théâtre National de Bretagne débutera lors du festival rennais Mettre en Scène (du 9 au 13 novembre) et se poursuivra dans neuf communes d'Ille-et-Vilaine du 25 novembre au 12 décembre (lire en page Agenda). Acteur, auteur et metteur en scène, Didier Galas est cet Arlequin, icône de la commedia dell'arte sortie de son cadre traditionnel. Qui se cache derrière le masque de farce ? Au fil du spectacle, Didier Galas dévoile les fruits de son enquête menée sur plusieurs continents... Denis Créno, responsable de L'Odyssée à Dol-de-Bretagne, a vécu une belle aventure en accueillant la tournée pour la première fois l'an dernier. Il récidive cette année, séduit par la qualité du spectacle proposé et l'originalité du concept. « Avec *les Faulty Optic* en 2009, nous avons travaillé avec les scolaires, mis en place des ateliers de manipulation de marionnettes. En lien avec la médiathèque, nous avons pu diffuser des films d'animation. » Changement de registre avec « L'Arlequin de trickster », mais les ateliers et rencontres envisagés permettront cette année encore de tisser des liens entre l'artiste et son public. « Sans le soutien du TNB et du Conseil général, on aurait beaucoup de mal à faire venir ces artistes.



Quant à les garder quelques jours sur notre territoire pour mener des actions autour du spectacle, ce serait mission impossible. »

CORINNE DUVAL

Plus d'infos sur www.t-n-b.fr

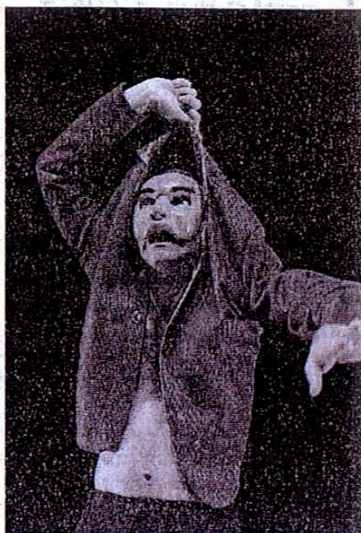
Nouvoitou

L'Arlequin de Trickster s'invite au Bocage

Mardi 30 novembre, dans le cadre de sa tournée départementale, le Théâtre national de Bretagne (TNB), associé à la commune de Nouvoitou, proposera une soirée spectacle intitulée *L'Arlequin de Trickster*.

Écrit et interprété par Didier Galas, ce spectacle mettra en scène Arlequin, icône de la commedia dell'arte. Considéré comme l'un des plus grands comiques, ce valet de comédie, naïf ou malicieux, fera découvrir une multitude de masques et de langues. Les *tricksters*, personnages pouvant faire rire d'eux ou des autres, farceurs, joueurs de tours, deviennent cependant parfois démoniaques. Dans leur ombre se profilent les mythes fondateurs de l'humanité. À la fin de la représentation, le public aura l'opportunité de rencontrer le comédien metteur en scène Didier Galas.

Mardi 30 novembre, à 20 h 30, salle du Bocage. Soirée tout public à partir de 10 ans. Durée : 1 h 30. Tarif : 7 € par personne et 5 € pour



L'Arlequin de Trickster, écrit et interprété par Didier Galas, sur la scène du Bocage.

les scolaires, étudiants, demandeur d'emploi. Renseignements et inscriptions en mairie, tél. 02 99 37 65 18.

Un week-end dans la peau d'Arlequin

Les samedi et dimanche 27 et 28 novembre, à l'espace enfance de l'école du Chêne Centenaire, se tiendra un stage de théâtre, ouvert aux jeunes adultes et adultes. Il sera dédié à Arlequin, personnage aux multiples facettes. Encadré par Céline Gervais-Demellier de la compagnie l'Art en scène, ce stage offrira aux participants la possibilité vivre un week-end dans la peau d'Arlequin. Port du masque, mobilité physique et spontanéité du jeu, rires et découvertes seront au programme de ces deux journées.

Samedi 27 novembre, stage de

14 h à 18 h. De 10 h 30 à 12 h, et de 14 h à 16 h (prévoir le pique-nique), le dimanche 28 novembre. Tarif : 30 € le stage avec une place offerte pour le spectacle *L'Arlequin de Trickster*, mardi 30 novembre, à la salle du Bocage. Renseignements et inscriptions à la mairie, tél. 02 99 37 65 18.

■ Don du sang

Mercredi 17 novembre, 14 h 30 à 19 h, espace le Bocage. L'EFS a besoin de tous pour répondre aux besoins de 30 000 patients par an en Bretagne. Contact : 02 99 54 83 49, don.rennes@efs.sante.fr, www.dondusang.net

Spettacoli e rievocazioni storiche delle province piemontesi : quella guidata da Saitta occupa il "salotto di Torino"

Notte tricolore, è qui la grande festa

Concertone in piazza Vittorio, fuochi d'artificio e musei aperti

MARIA ELENA SPAGNOLO

STORIA, musica, cibo, arte, cultura, spettacolo, fuochi d'artificio: esplode oggi la Notte tricolore per le strade di Torino. Ecco un breve vademecum (il programma completo su www.torino.repubblica.it) fra le innumerevoli proposte.

Piazza Vittorio. Dalle 21 alle 3.30 l'evento clou, che unisce musica, teatro e immagini) Sul palco di piazza Vittorio, in un percorso teatrale ispirato a «Cuore» di De Amicis, si alternano musicisti in rappresentanza delle regioni: oltre al vincitore di Sanremo, Roberto Vecchioni (canta dopo i fuochi, a mezzanotte e mezza) ci saranno Peppe Voltorelli, Tinturia, Luca Morino, Davide Van de Sfroos, Nidi d'Arac, Irene Fornaciari, Syria. Dalle 2 dj set. Durante la serata verrà acceso il collier tricolore della Mole: l'installazione sarà illuminata in diretta tv, probabilmente a distanza dal presidente Giorgio Napolitano (due collegamenti su Raiuno con Bruno Vespa e Pippo Baudo). In uno stand di Cioccolato nel frattempo troneggerà un'Italia di cioccolato lunga più di 13 metri. Dopo mezzanotte i fuochi d'artificio.

Piazze. Ogni provincia piemontese festeggia in una piazza del centro, organizzando spettacoli, rievocazioni storiche e degustazioni di prodotti tipici. Si va dal Giocavino di piazza Castello (provincia di Novara, dalle 17) alle musiche occitane della provincia di Cuneo, dalle 18, nella stessa piazza; mountain bike e auto da rally in piazza Cln (Biella, dalle 17.30) e il carnevale di Roccagrimalda in piazza Palazzo di città dalle 18 dalla provincia di Alessandria. E ancora, dagli sbandieratori del Palio di Asti, in piazza Carlo Alberto (Asti, dalle 18), ai dolci della scuola di Gravelona in piazza Carignano (Verbanio Cusio Ossola, dalle 19) ai seimila palloncini in via Lagran-

ge alle 20 (Vercelli). Piazza San Carlo sarà il «regno» della provincia di Torino: alle 20 la banda della Brigata Alpina Taurinense intona l'inno nazionale, poi sfilata della fanfara fino a Palazzo Cisterna. Agli angoli della piazza grissini, vini, asparagi e gianduotti. Per gli amanti della moda la sfilata tricolore in via Lagrange alle 21: Cna Federmoda porta abiti e accessori made in Italy. Tormano ad essere accese

sette luci d'artista, aperte sei gallerie d'arte.

Teatri. Anche il mondo del teatro è coinvolto. Al Carignano alle 23.45 vengono letti «Il Copernico» e «Galantuomo e mondo», di Leopardi. Introduce Mario Martone. Organizza la Fondazione Teatro Stabile che alle 21 propone anche «Leopardi Shock» alla Cavallerizza, prodotto dal Teatro della Caduta, ingresso libero. La Fondazione Teatro Piemonte Europa alle 19 presenta «Trickster dell'Arlecchi-

no» al Teatro Astra, biglietto 9 euro.

Musei. Apertura straordinaria e gratis per molti musei. Tanti fino a mezzanotte, come quello di Scienze Naturali, alcuni anche più tardi: il Pietro Micca fino alle 2.30, il Museo di Antichità fino alle 2 e quello della Montagna fino all'1.

Consiglio regionale e Università. Palazzo Lascaris accoglie i visitatori nel suo cortile con spettacoli fino all'1.30. Aperti anche il Rettorato dell'Università fino alle 3 (con concerti jazz e visite guidate

nella biblioteca e nell'archivio) e il Palazzo degli Istituti Anatomici.

Trasporti. Dalle 18.30 chiusa al traffico l'area tra corso Vittorio, corso Re Umberto, San Maurizio e il Po. Chiusi anche il ponte di piazza Vittorio (già dalle 9) e la piazza stessa (dalle 14). Dalle 21 non si circola più neanche su corso Casale e corso Moncalieri tra corso Gabetti e corso Fiume. Via XX Settembre, via Rossini e via Accademia Albertina restano aperti ai bus. La metro circola fino alle 2.30. Alcune linee

di tram e bus viaggiano tutta la notte, con le deviazioni del caso. Gtt organizza una navetta da piazza Vittorio alla Gran Madre dalle 9 alle 20.

Negozi. È permessa, in centro, l'apertura fino alle 2 di notte, bar e ristoranti fino alle 3. Curiosità: 5 mila gli effetti dei fuochi, sparati dal ponte e da 4 chiatte sul Po, 200 vigili urbani coinvolti. Al lavoro anche addetti Amiat, al collo un foulard tricolore.

© RIPRODUZIONE RISERVATA



VINCITORE
Roberto Vecchioni, una delle star in piazza Vittorio

**Dalle 21 alle 3,30
la musica:
Vecchioni sale
sul palco dopo le
24. Traffico proibito
nella zona della
kermesse dalle 18.30**



Arlecchino & i Trelilu

All'Astra la maschera di Didier all'Erba la "gavada" dei langaroli

MAURA SESIA

ARLECCHINO è un tipo fisso ma anche una figura archetipica, dai risvolti misteriosi: è un personaggio che può dominare il proprio interprete. Questo processo è alla base di "Trickster dell'Arlecchino", in prima nazionale oggi alle 21 e domani alle 19 al Teatro Astra per la stagione della Fondazione Teatro Piemonte Europa. Protagonista, nonché autore e regista, è Didier Galas, che presta il suo corpo d'attore alla rivolta del demone multicolore, tediato dall'essere schiavo della commedia dell'arte. Comicità ed inquietudine viaggiano parallele in una maschera che Galas studia da dieci anni: i temi dello spettacolo variano in base alla latitudine, in ogni paese Arlecchino parla la lingua del luogo,

come facevano gli attori della commedia all'improvviso nel XVI secolo.

Probabilmente c'è meno inquietudine, ma molte, molte risate nella nuova proposta dell'Associazione Culturale Musica Barotta (nome autentico): da oggi alle 21 a domenica al Teatro Erba tornano i Trelilu con l'intonso "Fiòca perefefe", prodotto con Torino Spettacoli e il Festival Nazionale del Cabaret. Il titolo è di facile traduzione, se la neve è perenne la fioca sarà pur perefefe. È una "gavada" del quartetto dei Tre, Filippo Bessone detto

Pippo, cantante filosofo, Piero Ponzo detto Peru, clarinettista, Roberto Bella detto Bertu, chitarrista e bluesman, Francesco Bertone detto Franco, contrabbassista e cappellaio matto, «però a noi altri è una folata che ci ha fatto tanto grignare» concludono gli artisti che da quasi vent'anni condividono palcosuccessi; tutto ebbe inizio quando, seduti in un bar in terra di Langa da cui provengono, sorseggiando barbara e adocchiandosi l'un l'altro ebbero una folgorazione: dentro ogni essere umano si cela un Lilu.

**Replicano intanto
Gifuni alle Limone
e Luca De Filippo
con le sue "Bugie"
al Carignano**

Un'altra stramberia accade a "Nouveau", rassegna di Giovani Compagnie a cura del Circuito Teatrale del Piemonte; alle 21 al Teatro Il Mulino di Piosasco c'è "Come fu che in Italia scoppì la rivoluzione

SU IL SIPARIO

L'Arlecchino di Galas, Gifuni, i Trelilu e le "Bugie" di De Filippo

ma nessuno se ne accorse" di Davide Carnevali, sull'Italia del 2161 che molto assomiglia a quella di oggi; per "Nouveau" c'è un servizio navetta gratuito con tappa enogastronomica: si parte alle 19 da piazza Vittorio Veneto ma è obbligatoria la prenotazione (tel. 011/5185933).

Rimettendo parzialmente i piedi per terra, da oggi alle 20.45 a domenica la compagnia di Luca De Filippo replica al Carignano "Le bugie con le gambe lunghe" di Eduardo; la pièce è ospite del cartellone

dello Stabile che propone anche "L'ingegner Gadda va alla guerra (o della tragica storia di Amleto Pirobutirro)" con Fabrizio Gifuni, nell'ambito del progetto "Fare gli Italiani", da oggi alle 20.45 a domenica alle Fonderie Limone Moncalieri. E sempre in tema di celebrazioni per l'Unità d'Italia, al Teatro Alfieri nella rassegna "Mezzogiorno a Teatro" c'è "Italia 150", un bell'affresco sul nostro paese di Davide Gastaldo, oggi e venerdì alle 12.45, domani e giovedì alle 13.45.

© RIPRODUZIONE RISERVATA



Così l'Arlecchino di Galas avvicina Stivale & mondo

L'attore-regista francese alla ricerca dei lati misteriosi della più nota maschera della Commedia dell'Arte

MONICA SICCA

Prosegue con un connubio tra sperimentazione e tradizione della Commedia dell'Arte la stagione del Teatro Piemonte Europa al Teatro Astra. Ospite della sezione che vede la sinergia di Italia e Francia sarà l'artista di Gap Didier Galas, in scena con «Trickster dell'Arlecchino» al debutto italiano martedì 15 marzo alle 21 e in replica mercoledì 16 alle 19 (seguito da un intrattenimento gastronomico a tema) nell'ambito della Notte Tricolore che inaugura le celebrazioni per i 150 anni dell'Unità d'Italia.

Galas non è nuovo al lavoro sulla più celebre maschera nata nel Cinquecento dalla figura dello zanni affamato. Lo ha studiato a lungo con ricerche e approfondimenti per una quindicina d'anni, prima di portarlo sui palchi di Francia e d'Europa in molti spettacoli che affrontano non solo la fisicità ma anche il linguaggio, in parte riportato alle origini (la versione dell'Astra sarà in francese e italiano). Affascinato sempre di più da Arlecchino, Galas rea-

lizza una messa in scena per evidenziare i suoi lati misteriosi, che lo possono collegare ad altre maschere dell'Estremo Oriente, con tutte le sue componenti di rivolta e anticonformismo ma anche elementi demoniaci che lo avvicinano al «trickster» del titolo, un truffatore presente anche nelle culture degli Indiani d'America.

Nella finzione, un artista va in scena per recitare il ruolo di Arlecchino seguendo scrupolosamente le regole interpretative, tra mimo e pantomima, per far ridere. Ben presto però il demone che si nasconde sotto la maschera s'impadronisce dell'attore, ne assume le vesti e stanco di essere schiavo della Commedia dell'Arte, va in scena per farsi giustizia da solo. Lo stesso Galas spiega di adattare ogni volta l'allestimento al luogo visitato. Così, per lui la tappa italiana è particolarmente importante perché sta alle radici di quella che veniva anche chiamata Commedia all'Italiana: «ogni volta riprendo i temi dei miei spettacoli per adattarli alla cultura del paese in cui vengono presentati. E' fantastico mescolare le grandi commedie locali con un racconto di Arlecchino, per poter inventare una sorta di storia universale forgiata attorno a questo personaggio comico». Per informazioni tel. 011/5634352, www.fondazionetpe.it.



La Flèche et le moineau

La Gazette Nord Pas de Calais

Spectacles

► Patrick BEAUMONT

LA FLÈCHE ET LE MOINEAU À DUNKERQUE ET DOUAI

L'éphémère et le chaos

Plongée radicale et drolatique dans l'œuvre de Witold Gombrowicz, *La Flèche et le Moineau* est l'un de ces spectacles qui exige de jeter ses réflexes usés de spectateur cartésien et de se laisser dériver au gré des variations flottantes que nous offre le metteur en scène Didier Galas où le monde se métamorphose sous le prisme de l'imaginaire. Une pièce absurde, géométrique et métaphysique magnifiée par une troupe de danseurs et comédiens au pied léger et au verbe vif.

Pénétrez dans la sphère du songe (...) et laissez-vous faire". On ne saurait imaginer meilleure clef pour se glisser à pas feutrés dans le monde étrange, mais bien réel, de Witold Gombrowicz esquissé par le regard espiègle et formaliste de Didier Galas. Lequel ouvre lui-même son spectacle par le biais d'un conte grand ouvert sur l'imaginaire, manière de signifier au spectateur que le monde est une scène où tout est permis. Ce qu'il s'empresse d'accomplir au long de cette *Flèche* où s'entremêlent adroitement théâtre, danse et arts plastiques.

Dans une chorégraphie liminaire et minimaliste, deux femmes (Edith Christoph, Fany Mary) et trois hommes (Simon Bellouard, Laurent Poitrenaux, Sylvain Prunec) déplacent donc quelques chaises sur l'échiquier d'un plateau comme pour nous inviter à épouser le mouvement imprévisible de la pièce et de ne se fixer aucune limite, faute de quoi la liberté du regard nous sera étrangère. Là, dans une aire de jeu délimitée, le corps se métamorphose en sujet d'exploration, monde méconnu ou ignoré mais source de plaisirs infinis. Non pas le corps au service d'un manifeste hédoniste (quoique la sensualité s'invite parfois au détour



Photo Eric Legend

d'une histoire) mais comme une *terra incognita* afin d'arpenter le cosmos et tenter d'en approcher le mystère. L'homme devenant ainsi une particule en suspension dans l'attente de s'agréger à l'autre pour donner naissance au roman de sa propre vie.

Cependant, loin de se cloisonner dans une pure abstraction, le spectacle s'enracine dans le quotidien et les objets (telle une table) provoquent parfois d'étranges pulsions ou des comportements irréfléchis qui ne manquent pas de nous tendre un miroir (à peine) déformé du réel... Car ces personnages (appelons

les ainsi) sont avant tout des êtres absents au monde qui dissimulent leur immense solitude sous le vernis de la plaisanterie ou l'écorce de la douleur. Dans cette "sphère de l'entre-deux", souvent indéchiffrable pour qui ne veut pas voir, Didier Galas sème quelques cailloux comme pour murmurer à l'oreille du spectateur égaré de s'abandonner afin de retrouver le lien perdu. Une flèche directionnelle ou un moineau pendu à un fil sont autant de signes, de balises dans l'océan impénétrable, qui nous rappellent le mystère du monde et sa beauté cachée.

La Flèche et le Moineau devenant alors un labyrinthe mental où l'on s'enfoncé, s'égaré et se retrouve pour mieux se perdre à nouveau dans l'obscurité du plateau, trou noir de notre conscience qui feint de connaître les règles mais dont elle ignore tout. Car le monde selon Gombrowicz est un chaos éphémère où l'homme s'agite en vain, tel un scarabée renversé sur le dos agitant ses pattes en pure perte.

La Flèche et le Moineau sera repris du 4 au 7 mars au Centre Pompidou à Paris. Renseignements et réservations sur www.centrepompidou.fr



Théâtre ◀ Autour d'un hypothétique repas, Didier Galas met en scène l'absurdité de la vie.

Un bel appétit de «Moineau»

La Flèche et le Moineau d'après WITOLD GOMBROWICZ, m.s. Didier Galas, au centre Pompidou, 75004, à 20h30, dim à 17 heures. Jusqu'au 8 mars.

Sur la lancée de *3 Cailloux*, présenté cet été au Festival d'Avignon, le metteur en scène Didier Galas reprend le fil de l'œuvre de Witold Gombrowicz pour le dérouler un peu plus avant. Là encore, comme sur la scène du *Sujet à vif* en juillet dernier, acteurs et danseurs sont pareillement engagés. Les mots et la danse cheminent de concert sur les voies du paradoxe et de l'absurde propres au surréalisme de ce Polonais d'Argentine, toujours un peu décalé, que fut Gombrowicz.

Labyrinthe. Au côté du chorégraphe et danseur Sylvain Prunenec, que l'on sait prompt à s'aventurer, on retrouve l'acteur élastique Laurent Poitrenaux – le duo de *3 Cailloux* –, la danseuse Edith Christoph, les acteurs Simon Bellouard et Fany Mary, souvent vus sur la scène de Galas. L'élan avec le-

quel ils se jettent dans la bataille (car bataille il y a) et la belle énergie collective qu'ils y mettent traduisent au plus près la vitalité d'un regard singulier sur le monde. Cet objet étrange qu'est le spectacle de Didier Galas – qui puise au *Journal de Gombrowicz* ainsi qu'à *Cosmos*, son dernier roman – ressemble à un jeu de labyrinthe où, quelle que soit la route que l'on emprunte, on finit toujours par buter sur une impasse ou une bifurcation inattendue.

Les interprètes nous ferrent avec des histoires à tiroirs auxquelles ils coupent court aussi soudainement qu'ils les avaient entreprises. A la manière dont Didier Galas nous embarque en préambule, un pied sur le plateau, un autre en dehors, sourire aux lèvres.

Ainsi, *la Flèche et le Moineau*, qui rassemble cinq individus autour d'un hypothétique repas, avance sur deux pattes au moins. Ou sur deux temps: d'une part, une dimension exponentielle, celle de la narration, d'autre part, le présent de la représentation elle-même. D'où l'intervention du scénographe Jean-François Guillon

pour modifier l'espace scénique de manière infime mais qui, par sa présence-absence, introduit un élément incongru dans le paysage.

Marche. «*Molto attenti*», recommande Laurent Poitrenaux qui, comme ses comparses, passe beaucoup de temps à manipuler chaises et tables. De fait, on a souvent l'impression d'avoir loupé une marche. Aucune importance, puisque tel est le mouvement naturel de ce joyeux tohu-bohu. Ou, comme le dit si bien un Didier Galas pénétré de la raison gombrowiczienne: «*Le monde humain est une absurdité, une monstruosité face à notre besoin utopique de signification, de justice et d'amour [...] En vous montrant les courts-circuits menaçants de toutes ces réalités interdites, en tirant au grand jour un cosmos en passe de vous compromettre, nous voulons vous faire sortir des rails [...] Disons que la Flèche et le Moineau, c'est trois cailloux que nous plaçons sur les rails de votre train en marche.*» Et les lumières se rallument plus d'une fois dans la salle.

◀ MAÏA BOUTEILLET



Adapté de Gombrowicz, le spectacle puise dans le *Journal* et *Cosmos*. PHOTO ERIC LEGRAND

Sujets à vif - Avignon



Avignon ➤ Bon démarrage du programme Sujets à vif qui réunit danseurs et auteurs.

Positives attitudes

Sujets à vif Dans le jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph. Programmes C et D du 18 au 25 juillet.

Le jardin de la Vierge n'a rien perdu de son charme. Ces dernières années, le Vif du sujet, manifestation de la SACD (Société des auteurs et compositeurs dramatiques) dévolue à la danse dans le cadre du festival d'Avignon, tournait de plus en plus à vide en proposant des petites formes. Cette année, le jardin de la Vierge du lycée Saint-Joseph redevient un terrain d'expérimentation. Le Vif a écrit désormais au pluriel. Les organisateurs ont misé sur des rencontres interdisciplinaires. Des interprètes choisissent des auteurs et se mettent au travail. Des quatre premiers spectacles, on retiendra deux propositions bien construites. La danseuse taïwanaise H-Fang Lin s'est entichée de Christian Rizzo, auteur icono-

claste qu'elle a rencontré dans sa récente pièce *Mon Amour*. Lui aussi semble visiblement fasciné par l'interprète. Avec quelques objets, un écran noir, un bac à fleurs, un micro et des enceintes, une valise, ils installent des tableaux, des atmosphères. Il y a toujours chez Rizzo du défilé de mode. Cela tombe bien, H-Fang Lin est plastiquement irréprochable et porte aussi bien les tenues strictes (avec lunettes) que les petites robes colorées (avec casquette à visière). Elle bouge lentement et s'arrête comme pour poser. Mais pas dans ces poses tartignolles qui vous transforment le plus sérieux des mannequins en bécasse. Les torsions, les pliés ont du poids et de l'allure. Montée sur des chaussures qui piquent (talons hauts), elle transforme l'espace par le déplacement de lignes claires et se montre tout aussi parfaite au sol pour interpréter une chorégraphie de jambes dans l'étirement de chaque fragment. Pour le plaisir de la contemplation.

Avec 3 Cailloux, le comédien Laurent Poirémieux et le danseur Sylvain Prunenec, mis en scène par Didier Galas, proposent une adaptation libre de l'œuvre de Gombrowicz (une prochaine étape sera créée en janvier à Dunkerque), sous forme de conte philosophique. Le comédien disserte et médite sur trois cailloux. Suffisent-ils à représenter le monde, à ébranler notre réalité? Il est bientôt rejoint par le danseur, doublure, manipulateur et camarade. Tous deux en pantalons blancs et liquettes estivales, jouant des entrées et des sorties, se confondant, se subsistant, rappellent les personnages du chorégraphe Dominique Bagouet, effrontés, matins, grimaçants. Dans cette dissertation sur l'acceptation du moi, on rit beaucoup et l'on s'attache aux deux interprètes qui dansent comme ils parlent, en toute complicité avec le metteur en scène. C'est chouette.

Envoies spéciaux à Avignon

➤ MARIE-CHRISTINE VERMAY

Devoir est vertu héroïque

EMBRUN

Mots et fables au goût du jour



Didier Galas illustre les textes de Rabelais par de grands dessins.

Non seulement il aime ces textes anciens, mais en plus il sait admirablement les mettre en scène et en mouvement contemporain. Après Cervantes l'an dernier, cette fois Didier Galas s'est intéressé à François Rabelais, médecin et écrivain français du XVI^e siècle, humaniste au verbe réputé truculent.

C'est sous les voûtes sombres de la Poudrière que le théâtre La passerelle avait choisi cette fois de présenter son nouveau rendez-vous "excentré", de passage lundi et mardi à Embrun dans une formule très intimiste.

"Devoir est vertu héroïque" : le titre rappelle qu'on est en présence d'une écriture qui a plus de 400 ans,

mais aussi d'une pensée qui a sa place chez les philosophes de la Renaissance. Malgré un langage difficile, Didier Galas, seul en scène, réussit la prouesse de rendre l'écriture de François Rabelais accessible, et d'emmener ainsi son public dans une époque faite de bûcherons, de métayers, de prêteurs et autres usuriers, et de toutes sortes de pratiques oubliées. Dans des énumérations acrobatiques, le parlé est parfois presque slamé, le ton tantôt professoral, tantôt complice. L'humour toujours enjouée. Les dessins qui enrichissent à la fois le texte et le décor alternent de naïveté et de symbolisme. Jonglant avec les plânetes et avec les dieux, se jouant du poumon et de la

vessie, se moquant du riche comme du pauvre, le Rabelais de Galas semble annoncer tour à tour La Fontaine et Molière. Il sait surtout apporter un regard sur le monde qui a quelque chose de gouleyant.

A. D.

POUR EN SAVOIR PLUS

"Devoir est vertu héroïque", textes de François Rabelais, interprétés et mis en scène par Didier Galas, est encore visible à l'Argentière mercredi 12 et jeudi 13 mars, et à Guillestre samedi 14 mars. Autre spectacle autour de Rabelais : "Paroles horribles et drôgées perlées" (adaptation et conception Didier Galas) : vendredi 4 avril au théâtre Le Cadran de Briançon.

I Théâtre. Expédition dans l'allégresse du langage rabelaisien

Didier Galas fait redécouvrir Rabelais

On associe généralement Rabelais à la bonne chaire, l'abondance de vin et la gaudriole. Pourtant, derrière ce monde du Carnaval, on perçoit un homme de grande culture, un grand poète, un inventeur de langue, puissant, savant, drôle et mystérieux, précurseur de la poésie sonore, que Didier Galas et l'ensemble Lidonnes nous donnent l'occasion de redécouvrir avec *Paroles horribles et dragées perlées*.

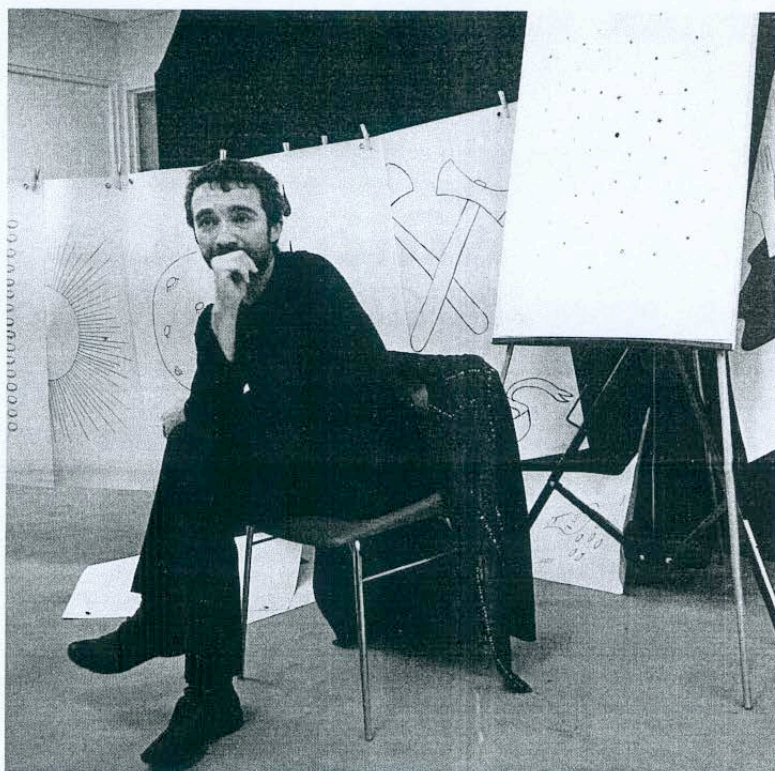
Borborygmes, insultes, jurons, « paroles piquantes, paroles sanglantes, paroles horribles », Didier Galas nous donne à voir, à entendre et à croquer, avec jubilation, quelques perles langagières et prouesses d'écriture aussi entraînant que des harmonies musicales. Aux confins de la mer glaciale, Pantagruel et Panurge voient des paroles gelées volant dans les airs qui « semblent dragées perlées de diverses couleurs » ; puis, le printemps venu, quand la glace se met à fondre, des sons barbares s'en échappent. En langage rabelaisien, lisez plutôt : « *A ceste heure la rigueur de l'hiver passée, advenente la serenité&temperie du bon temps, elles fondent&sont ouyes. Tenez tenez, voyez en cy qui encores ne sont degelées. Et sembloient dragées perlées de diverses couleurs...* ».

A la lecture de ces quelques lignes, on réalise toute la complexité de retranscrire en pièce de théâtre la langue rabelaisienne.

Rabelais est souvent lu en français moderne alors que l'intérêt de cette littérature est dans la musique qu'elle fait entendre. Il y a bien sûr une difficulté de compréhension du texte, que l'on peut surpasser grâce au rythme et au débit de la parole, mais on y découvre aussi une richesse de vocabulaire avec tous ces mots qu'il a collectés à travers la France. Quand il parle du cosmos, des métiers, de l'anatomie humaine et de la fonction des organes, il cumule adjectifs, noms, superlatifs. L'autre difficulté, pour l'acteur, est d'intégrer la structure des phrases qui n'est pas la même que celle du français d'aujourd'hui. Il y a donc tout un travail d'entraînement à réaliser, à l'exemple des sportifs, pour assumer un tel spectacle. On mémorise petit à petit le texte, pour qu'il devienne de plus en plus naturel.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans cette langue, au point d'en faire tout un spectacle ?

La langue de Rabelais crée la musique dès qu'elle est dite dans un espace sonore, elle crée le mouvement.



C'est pourquoi toute la scénographie du spectacle a été construite autour du mot et de la parole. La force de cette langue est dans son style mélodique et rythmique. Nous avons souhaité donner à ce spectacle la légèreté d'un happening, et parfois même d'un récital, parce que cette immédiateté de la parole de Rabelais est un peu comme celle d'une chanson de variété qui nous saisit tout de suite. *Paroles horribles et dragées perlées* est un spectacle pour donner à "entendre" Rabelais par des jeux de paroles.

Vous avez proposé au public de l'agglomération une petite forme de 40 minutes, en dehors du théâtre, dans des lieux plus intimes. Comment avez-vous composé cet extrait ?

J'ai puisé dans l'œuvre de Rabelais trois textes qui n'ont a priori rien en commun, mais sont fondamentaux : la *Pantagrueline prognostication*, le prologue du *Quart livre* et un extrait du *Tiers livre*. J'ai recom-

posé avec les mots de Rabelais la transition entre ces textes, c'était un vrai travail de réécriture à réaliser, sans trahir l'esprit et le style de l'auteur. Ces textes, joués en solo avec pour seule scénographie un tableau de conférence, deux fils tenus et quelques pincettes à linge, attirent notre attention sur la cupidité et la réalité du monde qui nous entoure : le cosmos, les étoiles, le mouvement des galaxies, l'homme et la femme, les dieux, l'anatomie humaine, l'argent, la convoitise avec, en conclusion, un texte qui rappelle que "devoir est vertu héroïque" : qu'avoir des dettes, c'est bien car l'on ne vit pas sans les autres, que le cœur ne fonctionne pas sans le cerveau...

Théâtre de l'Agora

Judi 8 février à 19 h 00

Vendredi 9 et samedi 10 février à 20 h 30

Réservation spectacles au 01 60 91 65 65

mél : info@theatreagora.com

Sorties

l'actualité des spectacles

Spectacles vivants

Quand les artistes rencontrent les habitants...

Le Bateau Feu vient d'inaugurer un projet de sensibilisation aux spectacles vivants dans les quartiers afin de conquérir de nouveaux publics.

Une scène de reconnaissance au quartier du Banc Vert.



Le projet de sensibilisation aux spectacles vivants du Bateau Feu est développé selon trois axes : une ouverture à l'international et au mélange des disciplines, un temps fort en janvier consacré à l'Italie, ainsi qu'une programmation hors les murs permettant d'ouvrir les spectacles vivants (théâtre, danse et monodrame) à des publics éloignés de ces disciplines, que ce soit géographiquement ou socialement.

22

Le Bateau Feu hors les murs, ce sont donc cinq spectacles de forme courte commandés à des artistes s'illustrant dans les différents domaines précités. Des spectacles adaptés man de quatre, qui sont en lien avec la programmation du Bateau Feu car l'objectif est de donner aux spectateurs des quartiers l'envie de se déplacer volontiers en place du Général de Gaulle pour assister à des spectacles grand format. Ces représentations sont précédées d'un travail de sensibilisation auprès de groupes d'habitants – enfants, adolescents et adultes – fréquentant les maisons de quartier concernées, auxquels on présente les concédants intervenants et les œuvres servant de support aux spectacles.

© Eric Legrand



Duier Galus se produira au Banc Vert avec deux spectacles commandés à Rebelle en juin prochain.

Le projet mis en place « Devoir est Français » est une adaptation des textes de François Rebelle interprétée par Duier Galus. La salle de la maison de quartier du Banc Vert est déjà comble en ce début de



© Eric Legrand

Comédien - spectateurs : un face à face passionnant à la maison de quartier de Rosierville Centre.

sortie du 27 octobre. Tous les habitants sont représentés. Plus vite, le public se laisse porter par les mains du comédien enlevé en scène. Plus qu'un exercice de style, « Devoir est Français » se révèle être une véritable performance, qui plus est en français. Le comédien a hésité et ailleurs pas à interpréter les spectacles à jouer avec eux. Un exercice périlleux reconnu par le public qui applaudit à tout rompre à la fin de la représentation. Après trente minutes de spectacle, place est laissée à la discussion, à l'é-

change avec des opérateurs résolvant 65-dans. « J'ai étudié Rebelle à l'école et je trouve ça séduisant, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui », raconte le texte est en français. La mise en scène n'a permis d'en saisir le sens », c'est très simple, raconte Duier Galus qui a lui-même travaillé avec Rebelle. « J'ai aimé l'idée de partager et d'échanger pendant et après la représentation. C'est une très bonne idée de bien dire avec la salle. » Le comédien s'ap-

re avoir convaincu le public de venir l'applaudir dans les deux spectacles qui l'ont créé. Il a pu, en outre, sur la scène du Bateau Feu, au créateur de Garçonnettes. « Bonnes horribles & dangereuses » (du 5 au 9 juin) et « Bal Rebelle » (du 10 juin). Outre le Banc Vert, d'autres quartiers sont concernés par la démarche. Il s'agit du Métro-Centre, de Glacis, de Rosierville Centre et du Clos de la Vieille.

Le Bateau Feu joue au Général de Gaulle. Tél. 03 28 31 40 40. www.bateaufeu.com

Théâtre, maironnettes et danse contemporaine

Ayres Rebelle, c'est Shakespeare qui sera à l'affiche du 4 au 9 décembre dans « Le songe de Juliette », une adaptation du classique « Roméo et Juliette » par Jean-Michel Rabreau.

Des représentations sont programmées au Carré de la Vieille (mardi 4 à 20 h 30), au Méridien (mardi 5 à 20 h 30), au Banc Vert (mercredi 6 à 14 h 30) et aux Glacis (samedi 9 à 14 h 30). Ce spectacle sur la tolérance fera escale au « songe d'une nuit d'été », présenté au Bateau Feu les 8, 9 et 10 février. Le projet se poursuivra en janvier avec du théâtre de maironnettes tout public par Michel Lalloué puis avec de la danse contemporaine.

Le projet se poursuivra en janvier avec du théâtre de maironnettes tout public par Michel Lalloué puis avec de la danse contemporaine. Le spectacle « Le chat qui a mangé le chat » sera présenté au Bateau Feu les 8, 9 et 10 février. Le projet se poursuivra en janvier avec du théâtre de maironnettes tout public par Michel Lalloué puis avec de la danse contemporaine.

23

THÉÂTRE "Devoir est vertu héroïque" du 3 au 15 mars dans le département

Rabelais dans le texte

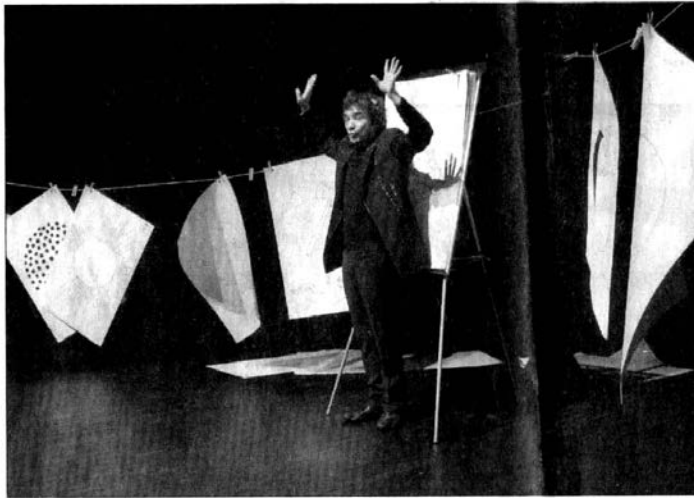
HAUTES-ALPES

"Devoir est vertu héroïque", on pourrait traduire cette phrase par "avoir des dettes, c'est bien!" Didier Galas, déjà présent l'an dernier pour un spectacle excentré avec "Quichotte", revient pour expliquer Rabelais dans le texte.

Finie la nébuleuse du vieux français, avec Didier Galas tout devient limpide et la langue chante.

À partir d'une tentative de divination astrologique, d'une fable sur la nature humaine et d'un éloge des dettes comme système économique humain idéal, ce spectacle est une sorte de conférence sur la réalité du monde qui nous entoure. On y parle du cosmos, des étoiles, du mouvement des galaxies, de l'homme, de la femme, des dieux, des animaux, de l'anatomie humaine, de la fonction des organes, de l'argent et de la cupidité ordinaire.

Ce spectacle parle aussi et surtout des petites gens et des pauvres : du courage et



Une scénographie minimaliste faite d'un tableau, de dessins et de deux fils à étendre le linge.

de l'humour qu'il leur faut pour vivre la tête haute.

Le spectacle est construit autour de trois textes fondamentaux de Rabelais : "la Pantagrueline prognostication", la préface du "Quart livre" et un extrait du "Tiers livre".

Ce solo a la particularité

d'être très léger : il n'a pour toute scénographie, conçue par le plasticien Jean-François Guillon, qu'un tableau de conférence, une trentaine de dessins, deux fils à étendre le linge et une vingtaine de pinces à linge.

À l'issue de la représentation, il est de coutume de

procéder à un dialogue improvisé avec le public sur la langue poétique de François Rabelais.

Car ce spectacle est avant tout conçu pour favoriser la relation avec le public. A découvrir aux quatre coins du département. □

REPÈRES

LES DATES ET LES LIEUX

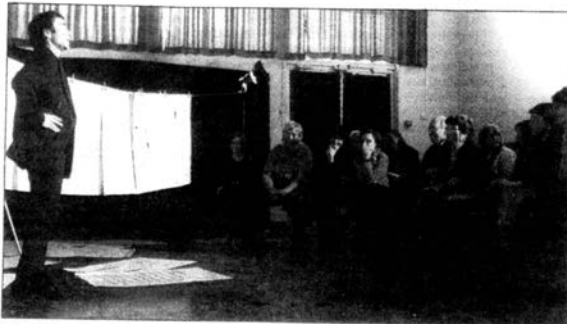
■ Lundi 3 et mardi 4 mars à 20 h 30, à Tallard (salle du château)
Mercredi 5 et jeudi 6 mars à 20 h 30, à Veynes (cinéma Les Variétés)
Vendredi 7 mars à 18 h et 21 h à Serres (salle des fêtes)
Samedi 8 mars à 17 h et 20 h 30 à Chabottes (salle des fêtes)
Lundi 10 et mardi 11 mars à 20 h 30 à Embrun (salle de la Poudrière)
Mercredi 12 et jeudi 13 mars à 20 h 30 à L'Argentière (foyer culturel)
Samedi 15 mars à 17 h et 20 h 30 à Guillestre (centre international Arts et Loisirs)

POUR EN SAVOIR PLUS

"Devoir est vertu héroïque", texte François Rabelais, adaptation, interprétation Didier Galas. Renseignements réservations auprès du Théâtre La passerelle au 04 92 52 52 52, et dans les mairies et offices de Tourisme des villes d'accueil.
Durée : 1 h 15 environ.

CHABOTTES

Rabelais toujours moderne



Didier Galas est venu à la salle des fêtes pour interpréter "Devoir est vertu héroïque".

Dans le cadre des "Excentrés" de la Passerelle, Didier Galas, auteur et interprète de la pièce "Devoir est vertu héroïque" est venu à la salle des fêtes de Chabottes, samedi soir.

Très vite les rires fusent dans la salle

Où Rabelais nous parle, avec sa langue toujours aussi riche et imagée, de la beauté d'avoir des dettes. L'acteur, spécialiste de l'auteur de Pantagruel, prend un plaisir manifeste. Son débit est impressionnant et le spectateur, un peu déstabilisé au début, se prend vite au jeu. Très vite, les rires fusent dans la salle, surtout

quand Galas aborde l'anatomie humaine, l'un des thèmes chers à Rabelais.

Son œuvre n'a pas pris une ride après cinq siècles

Cinq siècles plus tard, celui qui fut une figure à part dans la Renaissance nous parle d'argent, d'appât du gain, et de la peu enviable condition humaine avec une verve qui n'a pas pris une ride.

Même si la foule du samedi soir n'était pas gargantuesque, la cinquantaine de Chabottains présents ont pu apprécier une nouvelle fois la volonté de décentralisation du théâtre gapençais. □

Paroles honorifiques et dragées perlées

L'OFFICIEL



RABELAIS, CE POÈTE

Quand on prononce le nom de François Rabelais, généralement ce sont les termes orgie, bacchanales et gaudriole qui viennent à l'esprit. Or, cet auteur du XVI^e siècle est aussi l'inventeur d'un langage poétique puissant et moderne. C'est ce que Didier Galas tente de nous faire découvrir dans *Paroles honorifiques et dragées perlées* au Centre Pompidou, du 21 au 23 juin. À travers l'adaptation de différents textes, il nous emporte dans un tourbillon de mots colorés, drôles et mystérieux, écrits par celui qui apparaît comme le précurseur de la poésie sonore du XX^e siècle. Servi par une scénographie de Jean-François Guillon, les mots prennent plastiquement forme et la langue rabelaisienne devient jubilation. *H. R.*

PAROLES HONORIFIQUES ET DRAGÉES PERLÉES, de Didier Galas, Centre Pompidou, du 21 au 23 juin à 20 h 30 et le 24 juin à 17 h

Quichotte

L'Humanité

Une tentative de Quichotte joyeuse et ré-jouissive

LUNDI, 30 JANVIER, 2006 L'HUMANITÉ

Création . Didier Galas a conçu un Don Quichotte pertinent et pétillant, d'une grande liberté de ton. Un pari audacieux et réussi. Au théâtre des Amandiers de Nanterre

Où se cache « le Chevalier à la triste figure » ? Derrière quel corps, derrière quelle voix ? On pense que c'est celui-ci et voilà qu'un autre le bouscule et s'empare du personnage poursuivant l'histoire qui se déroule, ici, dans un rythme effréné. Chacun des cinq comédiens - Marion Duquenne, Franck Gazal, Guillaume Gouix, Aurélie Leroux et Grégoire Roger - se glisse tour à tour dans la peau qui de Don Quichotte, qui de Sancho Panza, qui de tel autre personnage croisé au hasard des pérégrinations de nos deux héros. Simplement habillés d'une culotte et d'un maillot de corps, les acteurs s'enroulent et se déroulent dans de grands morceaux de tissus pour évoquer toute une galerie de personnages les uns plus extravagants que les autres. C'est simple, mais ingénieux et le spectateur se laisse prendre au jeu, comme par enchantement. Il flotte un sentiment de liberté totale dans la conception du jeu de Didier Galas, qui impulse au corps de l'acteur en mouvement une tonicité physique joyeuse. Les visages s'allongent jusqu'à en être défigurés, transfigurés. Les corps se plient, se défient, pirouettent, virevoltent dans une belle chorégraphie, tandis que les mots de Cervantès n'en acquièrent que plus de relief. Didier Galas fait mouche là où beaucoup ont échoué : monter un Quichotte drôle et insolent, irrévérencieux et grotesque. De la belle ouvrage qui nous plonge avec délice dans les

arcanes d'un texte plus connu que lu et qui mérite d'être relu à la lumière de l'excellente traduction d'Aline Schulman (1).

L'enjeu est de taille : le chef-d'oeuvre de Cervantès est si riche en rebondissements, si prolixe en aventures, que l'on imagine volontiers le casse-tête qu'il représente pour un metteur en scène. Un acteur égrène un à un les chapitres du premier livre, puis du deuxième, s'arrêtant sur celui-ci plutôt que sur celui-là. Puis, reprenant le décompte de ce livre interminable qui narre les aventures de notre hidalgo, fait un arrêt sur image sur telle scène. Le tableau se forme alors sous nos yeux et les silhouettes des Saints Chevaliers campent des postures invraisemblables dont l'éclairage des visages peut évoquer le trait acéré d'un Velazquez. Plus loin, alignés en diagonale, les corps des acteurs laissent échapper de longs soupirs qui nous semblent lointains et qui, très vite, soufflent une brise tenace. Leurs bras se mettent alors en mouvement dans des grincements stridents, tandis que les corps penchent jusqu'à tomber à la renverse : les voilà transformés en moulins à vent, géants aux ailes démoniaques qui réduisent en miette le corps de Don Quichotte.

La liberté prise avec le texte - les morceaux choisis ne le sont pas au sens chronologiques - l'adaptation rigoureuse et audacieuse nous plonge avec délice dans cette histoire dont on ne se lasse pas tant elle nous parle d'humanité avec une effronterie jamais égalée. La nudité du dispositif scénique, celle des corps tout juste emmaillotés, le jeu tonique des acteurs, tout concourt à nous séduire, à nous redonner le goût de ce livre dont Cervantès lui-même prétendait, dans l'introduction de la seconde partie, qu'il avait été demandé comme manuel d'apprentissage pour un collègue en Chine (2). Don Quichotte est ainsi écrit qu'à chaque nouvelle lecture, notre attention est attirée par une histoire qui aurait pu nous échapper ; que l'on se surprend à comprendre autrement la narration. Ici, Didier Galas nous offre sur le plateau une version qui se savoure comme un grand livre d'images dont on n'aimerait jamais tourner la dernière page.

Quichotte, de Cervantès, mise en scène de Didier Galas. Jusqu'au 5 février, aux Amandiers de Nanterre. Tel. : 01 46 14 70 00.

(1) L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche, Miguel de Cervantès, traduction Aline Schulman

(2) Les Vies de Cervantès, une biographie d'Andrés Trapiello, Éditions Buchet-Chastel.

Marie-José Sirach



CRITIQUE

«QUICHOTTE» SUR LE BOUT DES DOIGTS.

Par Philippe Lançon
— 24 janvier 2006 à 20 08

Sur scène, deux femmes et trois hommes, jeunes, pieds nus, en slips et tee-shirts blancs : doigts d'une main attendant son gant, sa marionnette, son destin ; doigts comiques, mouvants et nerveux. Ces doigts déposent avec calme sur une grande tringle noire des tissus pliés, légers, colorés, soyeux, lingères légères, et deux épaisses cordes à rideau. Les tissus ont des trous ronds par où glisser une tête, l'index, ou l'annulaire, pour inventer une forme, un animal, une caricature, un monstre. Tous vont servir ; tout sera créé. Avec peu de texte et plein de corps, le quintette représente l'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche.

Le roman de Cervantès comporte deux parties, de 52 et 54 chapitres. La première paraît en 1605 ; la seconde, en 1615. La traduction d'Aline Schulman, qui date de 1997 et dont la simplicité pleine de naturel fit événement, compte 1 168 pages. Comment donner à vivre ça en une heure et demie ? Comment rapprocher ce grand vieux texte de contemporains qui l'ignorent ? Comment faire sentir la violence, la drôlerie, la joie, le rêve et la tristesse du chevalier errant dans un monde qu'il imagine, affronte, subit et détermine ? On est au théâtre : le metteur en scène Didier Galas a une réponse théâtrale. Elle passe par la concentration, les corps et la lumière. Elle passe à merveille.

Accélération. D'abord, avec Aline Schulman, le metteur en scène a sélectionné une dizaine de passages. L'un des cinq doigts l'annonce sans le dire. Il fait défiler les numéros des chapitres : un enfant comptant les chiffres qu'il apprend de plus en plus vite, de manière de plus en plus absurde, comme pour s'étouffer d'accélération. Parfois, il s'arrête sur un numéro : c'est le chapitre dont, plus tard, une scène sera tirée. Au total, que garde-t-il ? L'épisode des moulins à vent ; celui de la belle bergère Marcelle ; la lutte contre les moulins à eau ; la libération des bagnards qui vont aux galères ; le combat contre le chevalier des Miroirs ; la vision dans un pré des héros mythologiques ; quelques dialogues entre Don Quichotte et Sancho.

Mais ce n'est pas tout : dans chaque épisode, Galas et Schulman coupent avec soin. Ils gardent quelques répliques, une description, ils y ajoutent quelques lignes prises ailleurs. Trois fois rien, donc, mais qui multiplie trois fois l'ombre du texte. Cela permet, cela suffit.

Miracle de l'ellipse : tout y est. Car ce sont avant tout les corps qui parlent. Ils servent et révèlent les mots absents.

Ces corps, ces doigts sont interchangeableables : les voix de Don Quichotte, de Sancho et des autres passent sans cesse de l'un à l'autre. A aucun moment, ce glissement ne gêne. Il n'obscurcit pas : il clarifie. Les voix, ici, ne sont pas les corps. Elles les traversent, les occupent. Surtout, elles les animent : corps d'acrobates burlesques et sensibles. Parfois, ils forment des tableaux vivants : Don Quichotte croit voir Saint-Georges terrassant le dragon et trois corps se figent dans la position. Parfois, ils miment, grimacent et crient la scène, comme dans la commedia dell'arte. Parfois, ils jouent un ralenti de cinéma, comme dans la lutte entre Don Quichotte et le chevalier des Miroirs. Parfois, bras tendus, onomatopées grinçantes, ils sont les moulins à vent qui deviennent, à l'aide des draps, une chimère, une hydre ou les trois gorgones : ils s'emparent du chevalier en hurlant, dansant, frappant. Le héros battu par les ailes de bois l'est brusquement par ses fantômes, là, sur cette petite scène. Et une vérité de Don Quichotte apparaît. Il vit et souffre comme un clochard sur la route : ses épreuves sont physiques, dans un monde physique.

Justification. A la fin, sous les ricanements des bagnards et du monde, l'un des cinq doigts s'avance vers le public. C'est une petite femme et c'est Don Quichotte. Il nous regarde, justifie son rêve, son honneur, sa grandeur. Il le fait avec cette sensibilité et cette simplicité pleine de tristesse qui, à certains moments et au final du roman, désarment les plus cons.

Tandis qu'il/elle parle, les quatre autres doigts déposent sur lui, un par un, lentement, les tissus et rideaux qui ont porté ses illusions au fil des 1 168 pages, pendant cette heure et demie, et qui ne sont rien d'autres, ici, que le vent du théâtre. ◆

Philippe Lançon

Quichotte, de Miguel de Cervantès, m.s. Didier Galas, théâtre Nanterre-Amandiers, 21 h, dim 16 h, relâche lundi. Jusqu'au 5 février.

Les Hauts Parleurs
Didier Galas & Jean-François Guillon
www.didiergalas.wordpress.com
www.jeanfrancoisguillon.fr

Contact communication – diffusion : Alexandra Leroux
diffusion@lebureaudescompagnies.eu - 01 39 76 88 65